

mes enfants. Qu'on me les laisse, au moins, puisque j'ai perdu tout le reste ! Simone !..

Sur un signe de M. d'Avron, Simone, après un dernier baiser, s'arrachait des bras de sa mère et sortait précipitamment.

Ce chagrin excessif, irraisonné, provenant plutôt d'une sensibilité nerveuse que de toute autre cause, dont on viendrait promptement à bout, dont il ne fallait pas tenir compte, l'avait cependant impressionnée, presque ébranlée. A elle aussi, follement, durant une minute, il avait semblé que cet adieu fût dit pour longtemps, pour toujours peut-être.

Elle se remettait, se représentant que, dans tous les cas, son retour serait prochain ; puis, en songeant à ce que serait ce retour, elle se troublait de nouveau. De loin, tout lui avait paru facile et brillant. Était-ce l'appréhension enfantine de quitter ses parents pour la première fois, de se lancer toute seule dans l'inconnu ? Était-ce la fatigue, ou la tristesse de cette heure obscure et glacée ? Elle n'en savait rien, mais son courage faiblissait.

En traversant l'appartement, elle trouvait aux choses un air mélancolique.

Par hasard, ses yeux rencontrèrent le portrait de la fameuse grand-mère, que l'aube grise enveloppait d'une lumière pâle, et elle s'arrêta un instant à le contempler.

Sa ressemblance avec cette image l'avait frappée souvent.

Bien des fois, déjà, dans son esprit, un rapprochement bizarre s'était fait entre sa propre personne et cette autre créature inconnue, disparue depuis si longtemps, dont elle gardait encore le sang, les traits, le nom.

L'idée lui venait soudain que la conformité ne s'arrêterait pas là, que son existence aussi rappellerait celle de l'aïeule, rude, laborieuse, traversée d'épreuves extraordinaires.

Elle se rapprochait. Malgré sa vue un peu basse et les tons un peu affaiblis du pastel, elle distinguait un détail qui, dans son enfance, la frappait beaucoup.

Sur le front, se détachant au milieu de sa chevelure brune, l'aïeule, toute jeune encore, avait une mèche de cheveux entièrement blancs. Suivant la tradition, rabâchée par les grands-parents, ses cheveux avaient blanchi dans la prison de Nantes où, prenant, par un subterfuge héroïque, la place de sa mère, elle s'était, durant une nuit, préparée à l'échafaud.

— On peut bien donner sa vie pour ceux qu'on aime ! se dit rêveusement Simone.

Puis, secouant ses pressentiments, elle pensa :

— Mais l'occasion ne s'en offre guère, et ce qu'on attend de moi est bien peu de chose au prix de ce que d'autres femmes ont su faire.

Sa défaillance passagère lui fit honte, et elle avait recouvré toute sa résolution quand elle alla dire adieu aux petits.

Madeleine ne put se réveiller. Mais Georges, les yeux grands ouverts, attendait sa sœur, et, quand il l'eut embrassée, la retenant, il lui demanda tout bas :

— Pourquoi t'en vas-tu ?

— Mais, tu le sais... Pour voir ma tante.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas naturel de nous quitter pour aller la voir. Il y a quelque chose là-dessous.

Et plus bas encore :

— Est-ce l'affaire qui faisait pleurer maman l'autre jour qui te fait partir aujourd'hui ?

— Oui, avoua-t-elle, trop franche pour le tromper inutilement. Mais je reviendrai bientôt. Maman ne pleurera plus, et tout ira bien.

— Ta parole ?

— Je te la donne, à toi et à Madeleine.

Elle disait cela sérieusement, se sentant engagée envers tous ceux dont elle restait le seul appui, le seul espoir. Et la confiance lui revenait. On ne peut pas perdre une partie dont le bonheur des siens est l'enjeu.

Assise à côté de son père dans le coupé qui les menait à la gare, elle put, sans trop souffrir, entendre M. d'Avron lui expliquer la manière de faire parvenir les trois cent mille francs par les voies les plus expéditives, et ajouter :

— Ne perds pas de vue qu'il me les faut dans quinze jours au plus tard. D'ici là, nous allons vivre dans les transes. Je tenterai bien quelques démarches de mon côté, mais on ne doit jamais se faire d'illusions, et nous n'avons à compter que sur ta tante.

On arrivait à la gare, et, tandis que M. d'Avron s'occupait des bagages, Simone se rendit à la salle d'attente où ses compagnes de route lui avaient donné rendez-vous. Celles-ci n'y étaient pas encore, mais, à leur place, Simone aperçut un monsieur, dans lequel, à sa grande surprise, elle reconnut Osmin.

— J'ai voulu vous adresser mes adieux et mes souhaits de bonne chance, déclara-t-il.

Et comme Simone le remerciait, touchée de cette attention inattendue, il reprit brusquement :

— Vous avez du courage, j'espère !

— Je crois que oui.

— Tant mieux. Vous connaissez mon système, n'est-ce pas ? La vérité toujours. Ne vous dissimulez pas que vous allez en voir de rudes, ma pauvre enfant.

On eût dit que la voix d'Osmin s'attendrissait. Il toussa et continua, parlant très vite :

— Je vous aurais épargné cela si je l'avais pu. Mais vous savez à quoi est passé jusqu'ici tout l'argent que j'ai gagné. Personnellement, je ne possède rien. Mon étude même est à ma femme, et quand mon contrat ne m'en empêcherait pas, je me ferais scrupule de toucher un sou de ce qui appartient à la pauvre créature.

Cette allusion à Mme Osmin qu'on n'avait jamais vue, dont on ne parlait jamais, surprit Simone non moins que le reste du discours de l'avoué.

Jusqu'alors, celui-ci ne lui avait pas semblé doué d'un cœur bien tendre, ni d'une folle générosité. Mais Osmin n'était pas faiseur de protestations, et s'il parlait ainsi, c'est que son amitié eût été vraiment capable même d'un sacrifice pécuniaire.

— Malheureusement, les bonnes intentions ne servent à rien en pareil cas, continua-t-il. C'est de l'argent qu'il faut, tout de suite et à tout prix. Il est inutile d'effrayer davantage vos parents, mais vous comprenez...

Simone comprenait, et, avec ferveur :

— Oh ! je réussirai, je réussirai ! dit-elle.

La conversation fut interrompue par M. d'Avron, qui accourait essouffé.

— Voilà ton billet et ton bulletin, dit-il à Simone. Le train est là, et ces dames arrivent, bien en retard... Vous n'avez que le temps de monter.

Il se précipitait à la rencontre des trois autres voyageuses, que, au sortir du couvent, le tohu-bohu de la gare effarait complètement.

Le maître d'anglais, longue, plate, de hauteur maigre, sans formes et sans âge, rappelait assez, dans son étroit cache-pousière, un parapluie dans sa gaine.

Toute à sa mission, elle tenait par un bras, pour la mieux surveiller, une grande jeune fille blonde, fraîche, assez accorte, et de l'autre bras soutenait la sœur de celle-ci, pauvre enfant d'une quinzaine d'années, contrefaite et rachitique.

En deux minutes, M. d'Avron eut pris les châles et les sacs, remorqué toute la bande jusqu'au compartiment des dames seules, trouvant encore le loisir de séduire, par ses manières courtoises, la maîtresse d'anglais, peu habituée aux galanteries :

— Quel homme charmant que monsieur votre père ! s'écria-t-elle quand, le train s'ébranlant, M. d'Avron eut sauté lestement à terre après un dernier baiser à Simone et un dernier salut à ces dames.

Penchée à la portière, Simone cherchait à l'apercevoir encore. Elle se retourna, étouffa un soupir et répondit :

— Je dois en convenir moi-même, personne n'est plus aimable que mon père.

Peut-être, sans se l'avouer, eût-elle préféré en cette minute qu'il fût moins aimable et plus sérieux, qu'il n'oublât pas si aisément les tristesses de la séparation pour l'espoir de l'heureux retour, qu'il eût pour elle une larme, au lieu d'un sourire.

Tel qu'il était cependant, elle l'adorait.

Ces premières paroles échangées avaient heureusement rompu la glace. En faveur de M. d'Avron, la maîtresse d'anglais voulut bien oublier les relations tendues qu'elle avait eues jadis avec Simone au temps où celle-ci s'esoyait, avec une complète mauvaise volonté, à prononcer les *th* et les *ough*. Elle se borna à faire observer d'un accent de triomphe :

— Maintenant que vous allez en Angleterre, vous regretterez, j'en suis sûre, ma chère, de ne pas savoir dire correctement quatre mots de notre langue.

— Oui, beaucoup, dit Simone avec un regret convaincu qui acheva d'apaiser les rancunes de son ancien professeur.

Peu à peu, on se familiarisait. Le petite fille contrefaite, surtout, montrait les dispositions les plus amicales, attirée vers Simone par cette sympathie qu'ont les disgraciés pour les êtres plus favorisés par la nature, quand ils ne les jalouent pas. Simone répondait de son mieux à ces avances, domptant la répulsion instinctive que les difformités physiques lui avaient toujours causée, et que son bon cœur avait quelquefois peine à combattre.

Bientôt l'enfant s'enhardit jusqu'à lui prendre la main et à lui demander de l'appeler Flora, alléguant :

— On est amies lorsqu'on a fait un voyage ensemble. Nous reviendrons ensemble aussi. Nous nous verrons peut-être même en Angleterre, puisque nous allons presque au même endroit !

La maîtresse d'anglais, qui avait fait un petit somme discret derrière son voile de gaze grise, se réveilla pour demander :

— A propos, ma chère Simone, où dois-je vous conduire, au juste ? Mme la supérieure m'a dit : " Chez une parente, près d'York ", sans rien préciser.